

N° 150

Prix : 1 fr. 20

Belgique : 1 fr. 50



Emile Zola était mort!

C. I.

(p. 4771)

LIVRAISON 597

MANIOC.org

Bibliothèque André Franconie
Paris, 12-1992
Conseil général de la Guyane

Les enfants la regardèrent sans comprendre.

Avant qu'ils pussent poser une question, Jeanne poussa un gémissement terrible:

— Emile, oh! mon Emile! Tu ne peux pas nous avoir quitté pour toujours! Il faut que tu vives encore! Que ferons-nous sans toi en ce monde?... Emile!... Oh! mon Emile!...

Son émotion était telle que ses genoux fléchirent et qu'elle eut une défaillance. Elle poussa un cri et tomba à terre, inerte, privée de sentiment.

Plein de sollicitude, Louis Triouleyre se précipita vers la malheureuse et l'étendit sur un canapé.

Les enfants posaient sur leur mère des regards égarés.

Ils n'arrivaient pas à comprendre cette scène.

Alors, Louis Triouleyre se pencha vers eux, et d'un geste protecteur, il passa ses bras autour de leurs frères épaules pour leur dire d'une voix émue:

— Mes enfants, votre père a fermé les yeux pour toujours. Vous ne le reverrez plus jamais. Maintenant, il faut que vous soyez plus sages, plus gentils avec votre mère qu'auparavant!

Alors, seulement, les deux petits comprirent la catastrophe qui s'était abattue sur eux et ils fondirent en larmes...

Ainsi, le pressentiment de son cœur n'avait pas trompé Jeanne.

Bruxelles, le grand écrivain avait été trouvé mort, le lendemain matin, sur le plancher de sa chambre.

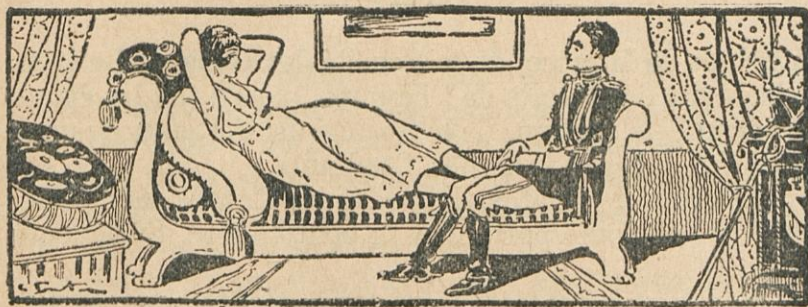
Se sentant intoxiqué par l'oxyde de carbone, il avait eu un dernier sursaut d'énergie et avait voulu aller ouvrir la fenêtre; mais l'asphyxie l'avait terrassé, avant qu'il ne l'eut atteinte...

Ce fut sans doute à cette circonstance que Zola dut de ne pouvoir être rappelé à la vie, car la couche d'oxyde de carbone était sûrement plus épaisse au niveau du sol.

Tous les efforts tentés pour le rappeler à la vie furent vains, en effet, tandis que Mme Zola, mourante, elle aussi, avait pu être ranimée, grâce à des soins énergiques.

Ce dramatique événement causa, dans le monde des lettres et dans la France entière, une vive émotion.

On oubliait les irritantes querelles politiques auxquelles son nom avait été mêlé, pour ne plus considérer que l'œuvre immense qui lui était due.



CHAPITRE DLXXIV

LES OBSEQUES DE ZOLA

C'était un beau dimanche d'octobre, par un temps sec et froid.

Paris tout entier, et des milliers de délégués, venus de tous les coins de France et de l'univers, suivaient le catafalque du grand homme de lettres qui venait de mourir si tragiquement et si inopinément à la fleur de l'âge.

Dès dix heures du matin, la place de la Trinité, les abords de la gare Saint-Lazare, la place Clichy, la place Blanche, les boulevards extérieurs, étaient sillonnés de patrouilles d'agents et de gardes municipaux, qui assuraient la circulation, empêchaient les attroupements et facilitaient la formation du cortège.

La maison mortuaire était décorée de tentures aux initiales du défunt, les murs du grand vestibule disparaissaient sous les draperies funéraires et, à onze heures, le cercueil fut placé à l'extrémité du vestibule, transformé en chapelle ardente.

Les couronnes sont splendides; on se montre une magnifique gerbe de roses, envoyée par Alfred Dreyfus et la superbe couronne d'orchidées de Mme Zola; celles

du prince de Monaco, de la Société des Gens de Lettres, de la Ligue des Droits de l'Homme, portée sur les épaules par une délégation; de la Société des Auteurs Dramatiques; de l'Association des Etudiants.

Les rues de Châteaudun et Saint-Lazare sont envahies par une foule portant, à la boutonnière, l'égilantine rouge.

A midi et demi, les délégations se mettent en marche, par la rue Blanche et à une heure elles arrivent devant l'immeuble.

Les assistants se découvrent, les soldats présentent les armes, le capitaine salue du sabre, le tambour, voilé de crêpe roule sourdement; le cortège se met en marche.

Le maître des cérémonies appelle les personnes qui doivent tenir les cordons du poêle, ce sont : MM. Chaumié, ministre de l'Instruction Publique; Ludovic Halévy, de l'Académie française; Abel Hermant, président de la Société des Gens de Lettres; Georges Charpentier, Octave Mirbeau, Fasquelle et Briat, secrétaire de la Bourse du Travail.

Le deuil est conduit par les parents de Zola et par Ferdinand Dumoulin.

Aux premiers rangs, accompagné de Gabriel Monod, on aperçoit Alfred Dreyfus dont l'émotion fait peine à voir.

Un silence absolu règne.

Le cortège débouche sur la place Clichy, parcourt le boulevard et s'engage dans l'avenue Rachel sur laquelle donne la plus grande partie du cimetière Montmartre. Il prend l'avenue Saint-Charles et s'arrête au carrefour Montmorency.

Là, le char s'arrête, à quelques pas d'une tribune élevée pour les orateurs. M. Chaumié, le premier, prend la parole, et, après avoir retracé la carrière littéraire de l'écrivain, il conclut en ces termes :

« Zola était l'homme de son œuvre... Dès qu'une cause lui sembla juste, braver, pour la défendre, les colères irraisonnées ou perfides, subir les assauts furieux, les haines injustes, les abandons les plus douloureux lui parut un devoir impérieux. Aucun sacrifice ne lui coûta pour obéir au cri de sa conscience.

« La mort, apportant avec elle l'apaisement et la sérénité, a hâté l'heure définitive de la justice. Tous ceux dont l'âme est vraiment haute, quel qu'ait été jusque-là leur parti dans la lutte, se sont inclinés devant ce cercueil. »

Ce fut ensuite au tour d'Abel Hermant, de venir dire :

« Discuté jusque dans sa bière — et nous devons l'en applaudir, car, certes, cet amoureux de la lutte eut souhaité qu'il en fut ainsi — on lui a tout contesté, sauf d'être excessif et colossal : là-dessus ses détracteurs s'accordent avec ses panégyristes. Ses livres avant que d'aveugler l'imagination par leur splendeur, lui imposent par leur nombre et par leur poids. Si on les plaçait les uns sur les autres, ils feraient un piédestal assez haut pour la statue que nous lui élèverons. Il se présente au tribunal de la postérité, escorté, comme un patricien romain, d'une clientèle qui est une armée, où je dénombre plus de douze cents créatures vivantes, qu'il a façonnées de sa main et animées de son souffle. »

Enfin, au nom des amis du romancier, Anatole France vint donner une note plus personnelle et plus passionnante, car après avoir parlé rapidement du littérateur, il aborde une question plus délicate, celle de son rôle dans l'« Affaire ».

« Je ne cacherai pas la vérité dans un lâche silence, dit-il, et pourquoi nous taire ? Est-ce qu'ils se taisent, eux, ses calomniateurs ? Je ne dirai que ce qu'il faut dire sur ce cercueil, et je dirai tout ce qu'il faut dire.

« Devant rappeler la lutte entreprise par Zola, pour la justice et la vérité, m'est-il possible de garder le silence sur ces hommes acharnés à la ruine d'un innocent et qui, se sentant perdus s'il était sauvé, l'accablaient avec l'audace désespérée de la peur. Comment les écarter de votre vue, alors que je dois vous montrer Zola se dressant, faible et désarmé, devant eux ? Puis-je taire leurs mensonges ? Ce serait taire sa droiture héroïque. Puis-je taire leurs crimes ? Ce serait taire sa vertu. Puis-je taire les outrages et les calomnies dont ils l'ont poursuivi ? Ce serait taire sa récompense et ses honneurs. Puis-je taire leur honte ? Ce serait taire sa gloire. Non, je parlerai... »

Et après cet exorde et un long discours, célébrant l'éminent écrivain, Anatole France conclut :

« Qu'il est admirable le génie de notre patrie ! Qu'elle est belle, cette âme de la France qui, dans les siècles passés, enseigna le droit à l'Europe et au monde. La France est le pays de la raison ornée et des pensées bienveillantes, la terre des magistrats équitables et des philosophes humains, la patrie de Turgot, de Montesquieu, de Voltaire et de Malesherbes. Zola a bien mérité de la patrie, en ne désespérant pas de la justice en France. »

Après ce discours, c'est le défilé qui commence...

Alfred Dreyfus, disparaît aussitôt après avoir salué la famille, car le malheureux capitaine craint encore de se montrer en public, tant il a été abreuvé d'outrages et d'injures en mille occasions.

La foule est considérable et c'est un défilé qui dure deux heures...

Le temps superbe au début de l'après-midi, se gâtait. La rafale arrachait aux arbres leurs dernières feuilles roussies par le froid...

Maintenant que la foule s'était dispersée, il ne restait plus au bord de la tombe, fraîchement ouverte, qu'un

amas de couronnes et de fleurs emplissait, qu'une femme en larmes tenant par la main deux enfants.

Ce n'était pas Mme Zola, à peine rétablie, et à qui les médecins avaient interdit de suivre le cortège funèbre de son mari, c'était la pauvre Jeanne, plus seule au monde que jamais...

Et de voir leur mère pleurer, les petits pleuraient eux aussi...

Celle qui, pendant la vie de Zola avait été sa meilleure amie, celle qui avait été sa dernière joie, maintenant qu'il n'était plus, devait s'effacer, rester à l'écart, repoussée par tous ces gens qu'elle ne connaissait pas et qui étaient venus rendre les honneurs derniers à l'écrivain défunt.

Jeanne, d'ailleurs, ne réagissait pas ; elle ne criait plus, elle pleurait sans même s'en apercevoir, il lui semblait qu'en elle tout ressort était mort...

Lorsque Louis Triouleyre lui avait appris la mort de celui qu'elle aimait plus que sa vie même, elle était tombée sans connaissance.

Et lorsqu'elle était revenue à elle, elle était restée hébétée, les yeux secs, assise durant des heures entières derrière la fenêtre, à l'endroit où elle s'installait quand elle attendait et guettait dans la rue l'arrivée de Zola.

Louis Triouleyre et sa femme avaient eu à cœur de tenir compagnie à Jeanne et aux enfants, et ils ne les avaient plus quittés.

Les petits ne comprenaient pas encore le grand, l'immense malheur qui les atteignait d'une manière aussi brutale.

On arrivait facilement à les distraire de toutes les préoccupations funestes pour leur jeune cerveau, en jouant doucement avec eux et l'on pouvait éluder les questions insolubles en détournant la conversation : ce n'étaient que des bébés !...

Mais il n'en allait pas de même pour Jeanne !

Mme Triouleyre, avec ses bonnes et maternelles caresses avait essayé de consoler la jeune femme.

Elle n'avait pas été écoutée.

— Jeanne, pensez à vos enfants ! Vous n'avez pas le droit de vous abandonner à ces méditations moroses, de vous confiner dans cet engourdissement dissolvant.

— Jeanne l'avait regardée avec des yeux d'agonie et avait murmuré :

— Emile est mort, — il ne reviendra plus jamais chez nous — plus jamais...

Sa voix avait eu un accent de si insondable désespoir que Mme Triouleyre n'avait pas trouvé une seule parole de consolation à adresser à la pauvre femme.

Depuis deux jours que Jeanne n'avait touché ni à un aliment ni à une boisson, obstinée à demeurer assise à la même place près de la fenêtre, complètement indifférente au jour et à la nuit, c'était la première fois qu'elle avait secoué son impénétrable torpeur.

— Je veux voir Emile encore une fois, suppliait-elle. On ne peut pas me l'enlever sans que j'aie caressé ses mains encore une fois, sans que j'aie baisé ses lèvres une dernière fois.

Personne ne se sentait le courage de contrarier les désirs de cette passion exaspérée. Ses amis admiraient au contraire la noblesse de cet amour démesuré.

Ils n'osèrent pas combattre son désir. On l'accompagna jusqu'à la chapelle ardente où le corps était exposé et on la laissa s'approcher seule du cercueil de son cher mort.

Les mains, convulsivement jointes, elle était demeurée debout et avait contemplé, les yeux fiévreusement secs, le blême et calme visage d'Emile Zola.

De longues minutes s'étaient écoulées.

Jeanne contemplait toujours le mort, qu'on avait

étendu parmi les fleurs sur des coussins de satin blanc.

Puis elle secoua la tête.

— Tu souris, Emile, dit-elle à voix basse. Tu souris... et tu me laisses seule... toute seule...

Elle s'approcha lentement... Elle était si près qu'elle touchait le cercueil.

Elle avança la main et la posa sur les mains glacées du mort.

— Dors bien — et reçois ma gratitude — toute ma gratitude pour ton amour ! Nous ne t'oublierons jamais, Emile !

Un frisson la secoua :

— Ah ! Emile, ouvre tes yeux, rien qu'une fois... ouvre ta bouche encore une fois pour me dire « Adieu »... Emile... Emile... pourquoi pars-tu pour toujours ?

« Reste encore ! »

Elle se pencha sur lui ; posa ses joues contre les siennes, mais frissonna de nouveau et dit en gémissant :

— Emile — mon Emile — ah, que ne puis-je t'insuffler ma vie. Que je le ferais volontiers !

Elle l'embrassait avec respect.

— Emile ! Je t'ai beaucoup, beaucoup aimé ; appelle-moi bientôt à toi ; ne me laisse pas seule pendant longtemps !

Enfin, les douces larmes jaillirent, la délivrant. Elles tombèrent sur le visage d'Emile Zola.

On ne sait combien de temps aurait pu durer cette douloureuse scène, mais Louis Triouleyre entra dans la salle et prit Jeanne par le bras.

— Il faut venir, lui rappela-t-il à voix basse. Venez, Jeanne, pensez à vos enfants. Quoiqu'il arrive ne les oubliez jamais... Ils ont d'autant plus besoin de leur mère maintenant qu'ils ont perdu leur pauvre père.

Jeanne, sans résister, se laissa entraîner. Corps sans

pensée et sans force, rien ne semblait plus l'attacher désormais à la vie.

Elle signifia d'un geste qu'elle n'oublierait pas ses enfants et s'adressant au mort, elle dit :

— Oui, Emile, je vais rejoindre nos enfants ; adieu. Si tu peux nous voir du haut du ciel, protège-nous, garde-nous.

Ces paroles furent les seules par lesquelles elle manifesta un vague sentiment d'espoir mystique. Les seules qui ne fussent pas empreintes de l'impérieux désir de rejoindre l'être aimé dans la mort.

Encore une fois, dans un grand élan de tendresse éplorée, elle caressa les froides mains jointes, embrassa d'un dernier regard, l'image du cher défunt puis, effondrée, prit le chemin du retour.

Maintenant, elle se tenait devant cette tombe, et elle ne savait qu'une chose : elle allait retourner chez elle avec ses enfants et elle ne reverrait plus jamais Emile Zola !

Ne jamais le revoir...

Elle sentait son cœur se déchirer, défailir !

La pauvre femme aurait voulu crier, elle aurait voulu pouvoir dire : « Rendez-le moi, ne l'ensevelissez pas dans la terre, vous me volerez un immense bonheur, si vous me l'enlevez pour toujours. »

Pourtant elle demeura muette.

Ses lèvres frémissaient, mais aucun mot n'en sortit. Elle pétrissait les épaules de ses enfants comme si elle avait dû en tirer la force et la consolation.

Des centaines et des centaines d'hommes étaient venus en pèlerinage vers cette tombe ouverte et y avaient jeté des fleurs.

Jeanne et les enfants avaient attendu, à l'écart, qu'ils fussent passés jusqu'au dernier.

Et lorsque les derniers pèlerins furent partis, elle

s'avança avec ses enfants jusqu'au bord de la tombe.

— Vous venez d'ensevelir votre père, enfants, dit-elle d'une voix sourde, adressez-lui votre dernier adieu.

Les enfants se pressèrent avec timidité et inquiétude contre leur mère et leurs petites menottes tremblèrent en jetant les fleurs sur la lugubre bière.

— Est-ce que papa ne reviendra plus jamais chez nous ? demanda le petit Jacques en pleurant.

— Plus jamais ! répondit la mère.

Et soudain, comme un affreux cri jaillissant de ses lèvres :

— Plus jamais ! plus jamais !

La douleur venait de se manifester à nouveau, plus violente, plus lancinante encore. Affreuse vérité que tout à coup l'être humain se refuse à admettre, instant où la raison perdue défaille devant l'horreur du malheur qui frappe !

— Maman ! ma pauvre maman !

Denise s'accrochait au bras de Jeanne et caressait ses mains. En même temps, elle essayait de la consoler avec des paroles d'enfant :

— Nous retrouverons père auprès du Bon Dieu, un jour, maman. Il ne faut pas que tu pleures maintenant ; nous sommes là, nous...

Jeanne pressa ses chers petits contre elle

— Oui, je vous ai encore, vous, son héritage le plus beau, le plus sacré.

Louis Triouleyre arriva sur ces entrefaites.

— Venez, Jeanne, rentrons. Nous ne pouvons rester ici. Les ouvriers du cimetière vont venir et recouvrir la tombe. Il ne faut pas que vous voyiez cela vous et les enfants.

La douleur de Jeanne faisait peine à voir. Se comprimant les tempes dans ses deux mains, elle semblait presque incapable de prononcer une parole.

— Recouvrir la tombe ? dit-elle d'un air égaré.

La lumière se fit soudain dans son esprit. En entendant ce mot terrible, elle fut prise d'une nouvelle crise d'épouvante. Elle s'avança encore une fois au bord de la tombe, regarda au dedans et dit en gémissant :

— Emile ! mon bon Emile !

De nouveau, Denise tira le bras de sa mère et lui dit d'un ton suppliant :

— Rentrons à la maison, maman.

A pas lents, défaite, les yeux hagards, Jeanne s'éloigna de la tombe.

Et elle murmura :

— Oui, allons à la maison — sans lui — à la maison — adieu, Emile ! adieu ! adieu !

Louis Triouleyre prit par les épaules la pauvre femme et l'entraîna de force.

Ils rentrèrent ainsi à la maison.

Là-bas, au cimetière de Montmartre, des ouvriers jetaient des pelletées de terre sur la dépouille mortelle du grand poète dont les œuvres devaient survivre et dont la lutte pour le droit et la liberté restera gravée dans la mémoire des générations à venir.



CHAPITRE DLXXV

LA MAIN DANS LA MAIN

Les obsèques d'Emile Zola étaient terminées.

Le visage d'Alfred Dreyfus tressaillait douloureusement. Lucie pleurait à chaudes larmes le bon et paternel ami qui s'était occupé d'elle d'une manière aussi désintéressée, au cours des périodes les plus critiques de son existence.

A la sortie du cimetière, le colonel Picquart rejoignit les deux époux et leur dit :

— Nous avons aujourd'hui enterré un homme de cœur. Un monde d'amour et de compréhension humaine repose maintenant en terre.

Ils marchèrent sans parler et atteignirent la voiture qui avait amené au cimetière Montmartre Lucie et Alfred Dreyfus. Lucie dit alors à Picquart :

— Venez avec nous, colonel. Il fait froid. Une bonne tasse de thé bouillant vous fera du bien.

Il s'inclina en disant :

— Je vous remercie de votre aimable invitation, chère madame, et l'accepte de grand cœur.

Alfred Dreyfus eut un petit geste de gratitude.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la maison de Dreyfus, la bonne avait déjà préparé le couvert à thé. Lucie pria les deux hommes de s'asseoir au coin de la cheminée, puis, elle versa le thé dans les tasses.

Picquart reprit :

— A nous voir ainsi réunis dans une atmosphère aussi paisible, on croirait difficilement que nous avons souffert la plus monstrueuse des injustices.

— Oh ! mon colonel, répondit Alfred Dreyfus, vous pouvez le dire : une injustice comparable à aucune autre dans toute l'histoire du monde. Nous n'avons pas encore atteint notre but, il nous faudra encore lutter pour démontrer à tous notre innocence.

Picquart eut un geste de lassitude.

— J'ai abandonné la lutte, mon cher camarade, j'ai rendu les armes bien que je sois terriblement offensé par cette injuste mise à la retraite. Je suis à bout. Je n'ai plus l'énergie nécessaire pour poursuivre la lutte. Nos adversaires de l'Etat-Major et du Ministère de la Guerre semblent avoir pris pour devise : « La Force prime le Droit » et... ils ont la force !

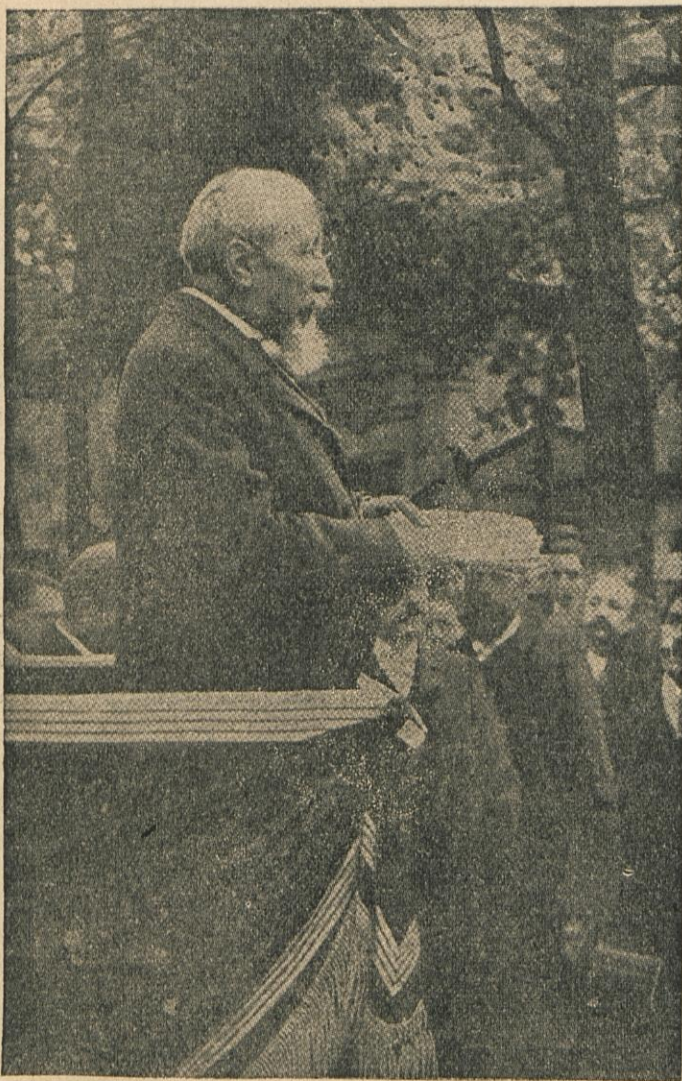
— Mais on ne peut cependant pas rester les bras croisés et abandonner le terrain à nos ennemis ! s'écria Dreyfus avec passion.

Picquart fit une moue désabusée et, d'une voix lente et triste, il répondit :

— Moi, pour ma part, je me sens trop faible pour lutter encore, pour entrer une fois de plus en campagne contre le mensonge et l'intrigue et cela, bien que tout en moi se révolte avec fureur contre l'Injustice.

Alfred Dreyfus le regarda gravement.

J'ai, pendant longtemps, connu les mêmes sentiments que vous, mon colonel. Moi aussi, je voulais m'abandonner tout entier et sans résistance à mon destin. Mais je me suis ravisé depuis. Si nous parvenons à dé-



Anatole France conclut :

« Qu'il est admirable, le génie de notre patrie! » (p. 477⁶)

masquer l'ensemble des machinations ourdies tant à l'Etat-Major Général qu'au Ministère de la Guerre, nous pourrions nous dire avec orgueil que nous avons servi et la communauté et l'Etat en empêchant que des cas semblables ne se renouvellent à l'avenir.

— Vous avez raison, mon cher camarade, nous ne devons pas penser seulement à nous-mêmes, mais aussi à ceux qui viendront après nous...

— Mais il importe aussi de défendre nos intérêts, mon colonel. Je vous déclare franchement que je ne me contenterai jamais de cette liberté qu'on a bien voulu m'accorder avec tant d'indulgence. Je veux mettre tout en œuvre pour engager une nouvelle procédure et obtenir la révision de mon procès.

— C'est aussi une chose très pénible pour moi d'avoir été si odieusement « limogé ».

Dreyfus tendit la main à Picquart et d'une voix forte il lui dit :

— Allons-nous, mon colonel, et reprenons la lutte ensemble.

Le colonel Picquart prit la main qui lui était tendue et dit :

— Vos intérêts sont aussi les miens, mon cher camarade ; nos deux destinées se trouvent rapprochées et unies dans une même cause. Reprenons la lutte et, la main dans la main, combattons pour notre honneur.

.....

Quatre jours après l'enterrement de Zola, Jeanne reçut de Mme Zola le billet suivant :

« Veuillez venir me voir, chère Jeanne, j'aimerais m'entretenir avec vous.

« Alexandrine Zola. »

Jeanne lut et relut ce laconique billet.

Devait-elle rendre visite à la femme de l'homme qu'elle avait aimé ?

C'était, pour elle, en cet instant, une petite consolation car elle savait, par Emile Zola, avec quelle grandeur d'âme Mme Zola avait accepté de partager l'amour de son mari avec cette femme beaucoup plus jeune qu'elle.

Si elles se rencontraient, après ces terribles journées de deuil, maintenant qu'Emile Zola avait quitté sa demeure pour toujours, n'y aurait-il pas une scène regrettable ?

Maintenant que son mari était mort. Mme Zola ne serait-elle pas dure pour elle ?

Jeanne hésita longtemps, se demandant avec perplexité si elle allait répondre à l'appel de Mme Zola. Durant des années, elles s'étaient écartées l'une de l'autre. Sans doute, Mme Zola était souvent venue en compagnie de son mari jusqu'à la petite maison de campagne où demeurait Jeanne et, bien souvent aussi, elle était venue avec lui pour emmener les enfants à la promenade.

Mme Zola, en effet, voyant en Denise et Jacques les enfants de son mari, avait reporté sur ces petites créatures une partie de son amour pour lui.

Mais, maintenant, tous les sentiments ne se trouveraient-ils pas modifiés de fond en comble ?

Pourtant, malgré toutes ces réflexions peu encourageantes, Jeanne prit la décision de rendre visite à Mme Zola.

Il est difficile de dépeindre quelles étaient les impressions de Jeanne, lorsqu'elle arriva devant le lit où se trouvait Mme Zola, malade. Alors que, jusqu'à présent, du fait de l'affreux choc qu'elle avait ressenti, elle était restée anéantie, une terrible tempête se levait maintenant dans son âme, une tempête si furieuse qu'elle lui enlevait sa dernière énergie. Et, en voyant son ancienne

rivale si pâle et si épuisée, Jeanne fut prise de faiblesse et, en gémissant, tomba à genoux au pied du lit de la malade.

Sur les joues pâles de Mme Zola d'ardentes larmes traçaient de profonds sillons.

— Mon enfant, nous avons toutes deux fait une grande perte, dit-elle. Que ne donnerais-je pas pour me trouver en ce moment en terre au cimetière de Montmartre à la place d'Emile ! Pourquoi est-il mort, lui, et pourquoi suis-je sauvée ? moi qui ne suis rien ; tandis que lui, il aurait pu accomplir encore tant de bien dans le monde... Il vous serait resté, il serait resté pour vos enfants ! Pourquoi le destin a-t-il été si cruel ?

Jeanne se redressa.

— Apaisez-vous, madame, dit-elle. Nous devons nous confier à la Providence divine.

— Mais c'est si difficile, si immensément difficile.

Jeanne en pleurs, bouleversée par ces dernières paroles, fit un signe affirmatif et serra les dents pour étouffer un cri de douleur.

Mme Zola se tourna vers elle et la regarda fixement.

— Je peux mesurer, Jeanne, le tourment que vous avez enduré au cours de ces journées. J'ai aimé Emile autant que vous l'avez aimé vous-même. C'est la plus grande peine qui soit donnée aux êtres humains d'avoir à se trouver, un jour, en présence du cercueil de l'être aimé, pourtant cette douleur n'est épargnée à personne. Notre douleur est immense. Mais écoutez-moi, Jeanne. Puisque nous avons tant aimé Emile, puisqu'il a été une partie de notre cœur ; nous allons toutes deux, nous qui avons été les compagnes de sa vie, nous allons, si vous le voulez bien, rapprocher nos existences.

Jeanne contemplait Mme Zola sans comprendre.

La malade rassembla ses pensées et continua :

— Je n'ai aucune haine contre vous, Jeanne. Mon

amour pour Emile a été si grand, si profond, que j'ai pu le comprendre tout entier, que j'ai saisi toute la profondeur de sa nature et de son âme. J'ai été pour lui une bonne camarade, à un moment donné, il m'a même aimée ardemment et passionnément. Puis vous êtes entrée dans sa vie. Vous lui avez apporté la jeunesse; il avait besoin de soleil, de rires, et tout cela vous le lui donniez. Je n'ai pas été irritée contre vous, Jeanne, bien qu'il m'ait fallu de longues et dures années avant de prendre mon parti pour partager avec vous l'homme aimé.

— Ne parlez plus de cela, chère madame...

— Si, Jeanne, il faut entre nous, tout élucider complètement. Il faut que vous sentiez que j'ai tout pardonné, à vous comme à Emile. Sa mort efface la dernière amertume qui troublait encore mon cœur quelquefois. Nous devons signer la paix, Jeanne; nous allons nous soutenir réciproquement et continuer de vivre toutes deux dans le plus pur souvenir d'Emile. Nous cultiverons ses pensées et les inculquerons à ses enfants, pour qu'elles renaissent plus tard. Jeanne, il ne faut pas que nous vivions séparées. Il ne faut pas que nous soyons écartées l'une de l'autre dans le chemin de la vie qu'il nous reste encore à parcourir; donnez-moi votre main, restons ensemble. Voulez-vous ?

Jeanne s'inclina sur la main de Mme Zola et déposa un baiser dans lequel elle mit tout son cœur.

— Comme vous êtes noble et bonne, madame !

— J'ai été pendant de nombreuses années la compagne de sa vie et toutes ses pensées et ses sentiments ont passé sur moi. Si j'agis d'une manière noble et bonne c'est seulement parce que je sais qu'il aurait fait de même dans un cas analogue. Dès que je serai debout, vous déménagerez et viendrez demeurer dans ma maison, Jeanne. Les enfants, ses enfants, seront pour moi le plus

saint héritage. Ils doivent grandir dans la maison où l'esprit de leur père s'est épanoui. Il faudra qu'ils deviennent tels qu'il était lui-même. Et vous, Jeanne, voudrez-vous me seconder dans la classification de l'œuvre littéraire qu'il nous laisse. Je désire savoir votre avenir et celui de vos enfants définitivement assurés, afin qu'ils ne connaissent aucune gêne, ni aucune difficulté pécuniaire. Je veux qu'ils soient tout à fait à l'abri du besoin.

Jeanne redressa la tête, surprise. Un mot inattendu venait de frapper son oreille, et sans bien comprendre encore elle répéta machinalement :

— La gêne ? les difficultés pécuniaires ?

Dans son immense douleur elle n'avait pas pensé à ces choses. Il ne lui était pas venu à l'esprit que la mort d'Emile Zola pouvait modifier complètement sa vie matérielle, ainsi que celle de ses enfants.

Jamais elle n'avait envisagé la possibilité d'une séparation causée par une mort soudaine. Elle n'avait jamais pensé à l'aspect que prendrait son existence le jour où elle ne serait plus sous sa protection.

Cette idée ne l'avait jamais effleurée, même après la mort et c'était cette femme, cette rivale, qui l'avait étudiée, pour elle, en lui donnant une généreuse solution.

D'autre part, Emile Zola était si bien portant, si débordant de forces que jamais non plus la pensée d'une séparation par la mort n'avait germé dans son esprit.

Seule, cette pauvre femme avait tout prévu.

Maintenant, sa situation était parfaitement claire. Elle ne possédait rien, absolument rien !

— Vous ne connaîtrez pas de privations, poursuivit Mme Zola. Tout ce qu'Emile a laissé doit nous appartenir à toutes deux et à ses enfants. Jeanne, au nom de notre amour commun pour Emile, je vous demande de devenir mon amie. Acceptez-vous, Jeanne ?

Incapable de prononcer une seule parole, Jeanne,

au comble de l'émotion, serra cette main qu'on lui tendait...

CHAPITRE DLXXVI

UNE HEUREUSE RENCONTRE

Renard vint apporter à Yvonne une surprenante nouvelle :

— Mlle Lejeune est là, et elle désire vous parler, dit-il.

— Que peut-elle me vouloir, se demanda Yvonne, indécise sur la question de savoir si elle devait recevoir Mary.

— Si vous m'en croyez, madame Melan, recevez-la.

— Je ne sais pas, Renard, mademoiselle Lejeune éprouve une haine incommensurable contre moi... et le fait qu'elle vienne me visiter ne me dit rien qui vaille.

— Avez-vous peur d'elle ?

— Non pas, mais je crains qu'elle ne me fasse une scène. Elle est extrêmement violente et sa violence est injuste.

— Ne craignez rien, je resterai à proximité. Je m'installerai dans la pièce voisine d'où je pourrai entendre toutes les paroles que vous prononcerez. Si elle

vous fait une scène, je me hâterai d'y mettre fin, vous pouvez en être sûre. Avec tous les ennuis que vous avez déjà, je ne saurai tolérer qu'on vienne encore vous faire de la peine...

Il sortit de la pièce et, à la même seconde, Marie entra dans la pièce.

Yvonne lui tendit la main et l'aida ensuite à retirer son manteau.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, Marie, dit-elle en la regardant avec curiosité.

— J'ai quelque chose à vous demander, madame Melan. Vous connaissiez Dubois depuis très longtemps... depuis plus longtemps que moi... que savez-vous sur son compte ? Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur lui.

Yvonne ne s'attendait pas à une pareille requête. Elle éprouva une certaine satisfaction, en constatant que Marie avait perdu toute son arrogance.

Gênée par ce sujet délicat, elle baissa les yeux et fixa le sol sans répondre.

— Que puis-je vous dire, je ne sais pas... dit-elle enfin.

— Quelle considération avez-vous pour lui ?

— Je préfère ne rien dire de ce que je pense à sa fiancée, car elle pourrait s'en trouver froissée.

— Je ne suis plus sa fiancée.

— Ah ! votre mariage est rompu !

— Il m'a trompée... songez qu'il m'a abandonnée une heure avant que notre mariage ait lieu...

— C'est très pénible, mais autant que je puis en juger, c'est une chance pour vous.

Marie baissa tristement la tête.

— Je le crois aussi... mais c'est pour moi un grand malheur que de l'avoir aimé, une véritable honte pour

moi. Une tache, Yvonne que je ne pourrai jamais effacer.

— Vous pouvez l'effacer, Marie. Oubliez le passé, bannissez-le de votre mémoire.

La jeune fille eut un geste de désespoir.

— C'est bientôt dit... quand on a aimé un être de toute son âme, on ne peut pas l'oublier du jour au lendemain, même si l'on apprend qu'il a...

Yvonne lui adressa un long regard de commisération.

Elle s'était interrompue au milieu de sa phrase et paraissait désespérée :

— Dites-moi sincèrement, Yvonne, le croyez-vous capable de commettre un crime.

— Marie, vous savez depuis longtemps que je ne pense pas de bien de lui... le jour où je vous ai révélé ma façon de penser, vous vous êtes fâchée. Vous l'aimiez et il en est toujours ainsi, on a toujours confiance dans l'être qu'on aime.

— Oui. Malheureusement, je lui avais confié toute ma fortune et il a disparu avec elle.

— Oh ! mon Dieu ! comme c'est triste pour vous !

— Oui ! c'est bien pénible. Je sais bien que je devrais en prendre mon parti, mais il y a encore une chose qui me tourment et à laquelle je ne puis me résoudre. Saviez-vous que la veille de l'assassinat de Mme Schak, je suis allée la voir et que j'ai eu avec elle un long entretien ?

— Non.

— Au cours de l'enquête, entreprise par la police, vous n'avez pas entendu faire allusion à cette visite que j'ai rendue à Mme Schack la veille de sa mort ?

— Je n'ai rien entendu dire à ce sujet, répondit Yvonne, intriguée par cette question étrange.

Marie, obsédée par une préoccupation secrète, poursuivait avec entêtement.

— Nina et Renard savaient pourtant que j'étais venue, comment se fait-il qu'ils ne vous en aient pas soufflé mot ?

Yvonne haussa les épaules.

— Enfin, quoi qu'il en soit, sachez que j'ai appris à cette occasion que Mme Schack avait chez elle quarante mille francs et qu'elle devait remettre cette somme à la banque le jour suivant. Le soir même de ma visite j'ai raconté cela à Dubois, car nous avions l'habitude de nous retrouver tous les soirs. Or, voici ce qui se passa. Il m'a quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, en prétextant une forte migraine et, bien entendu, je l'ai cru.

Le lendemain, j'ai appris par les journaux le meurtre dont Mme Schack avait été la victime. Mais, ce soir là, je n'ai pas pu voir Dubois ; il m'avait écrit qu'il ne se trouvait pas bien, et qu'il désirait se reposer pendant quelques jours, afin d'éviter de tomber dangereusement malade.

Le jour du mariage approchait et je ne l'avais toujours pas revu. Enfin il m'a donné rendez-vous la veille de notre mariage. Dès que je l'ai vu, je lui ai parlé de l'assassinat. Mais il a aussitôt détourné la conversation et m'a priée de parler d'autre chose car un sujet aussi macabre, m'a-t-il dit, lui enlevait sa bonne humeur. Comme je ne voulais pas lui faire de la peine, je me suis tue. Il s'est mis alors à me parler abondamment de ses parents de Bruxelles à qui nous devions aller rendre visite au cours de notre voyage de noces...

— Mais il n'a pas de parents du tout, dit Yvonne, du moins, il s'est plaint, un jour, à mon mari, d'être tout seul sur la terre.

Il avait affirmé cela, également, à ma mère, son ancienne hôtesse.

— C'est encore une preuve qu'il m'a trompée, dit-elle tristement, comme si elle avait encore gardé jusque là, le vague espoir qu'il fut innocent.

Marie raconta alors, à Yvonne, la si pénible scène de la mairie et lui dépeignit les affreuses minutes qu'elle avait connues.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, elle demanda à la jeune femme, avec un regard étrange :

— Que pensez-vous de tout cela ?

— Je souffre profondément, pour vous, des malheurs qui vous ont éprouvée...

La jeune fille hocha la tête.

— Vous ne m'avez pas bien comprise, Yvonne : je ne vous ai pas raconté ces choses pour que vous m'exprimiez votre compassion, mais bien parce que j'avais besoin de soulager ma conscience. Me comprenez-vous maintenant ?

Yvonne saisit enfin ce que Marie cherchait à insinuer.

— Vous soupçonnez Dubois d'avoir...

— Ne prononcez pas l'horrible mot que vous avez sur les lèvres, Yvonne ; mais je vous en conjure, faites ce que vous considérez comme votre devoir.

— Je vais naturellement faire part de tout ceci à la police.

— Ma visite n'avait pas d'autre but, Yvonne.

En proie, toutes deux, mais pour des causes différentes, à une émotion indicible, elles se serrèrent les mains.

— Adieu, Yvonne, dit Marie d'une voix mourante. Ses yeux s'étaient remplis de larmes.

Vivement, elle se détourna et sortit de la pièce.

Yvonne la suivit pour fermer la porte de la maison.

Lorsqu'elle revint, Renard était là.

— Il me semble que, d'après les renseignements de

Marie, Dubois est bien le coupable, dit-il bouleversé par la soudaineté de cette nouvelle.

— C'est ce que l'enquête démontrera. Je vais aller demain matin, à la première heure, chez le commissaire, et lui rapporterai ce que Mlle Lejeune vient de m'apprendre.

— Oui, et je vous accompagnerai.

Pendant toute la soirée, ils échangèrent leurs impressions sur les circonstances du crime et se livrèrent à d'innombrables conjectures. Mais, plus ils parlaient de Dubois, plus ils se persuadaient que c'était bien lui le meurtrier.

Le lendemain matin, ils se rendirent ensemble au commissariat de police.

— Nous pouvons nous présenter tous les deux, dit Renard avec aplomb, car j'ai entendu tout ce que Mlle Lejeune vous a dit.

Yvonne ne fit aucune objection au désir du vieux valet, et elle n'eut d'ailleurs qu'à se louer de sa présence, car lorsqu'ils furent introduits dans le cabinet sévère du commissaire, ce ne fut pas à elle, mais à Renard que le commissaire s'adressa. Or, Yvonne était timide...

Le commissaire écouta la déposition de Renard avec la plus grande attention. Lorsqu'il eut achevé de parler, le magistrat prit la parole et dit avec calme :

— Je savais déjà tout ce que vous venez de me dire. J'ai reçu ce matin un écrit que Mlle Lejeune avait laissé pour moi.....

— Qu'elle avait laissé ? demanda Yvonne avec surprise. Mlle Lejeune aurait-elle quitté Paris ?

— Elle est partie pour toujours... on l'a trouvée morte dans sa chambre, ce matin, elle s'est asphyxiée en ouvrant les robinets du gaz.

— Oh ! Mon Dieu ! murmura Yvonne en fermant les yeux avec horreur.

Elle fut prise d'une faiblesse, dont elle ne put se défaire que par un grand effort de volonté. Enfin, elle surmonta son trouble.

Elle rouvrit ses paupières et aperçut le commissaire qui la regardait.

— Pardon, je vous ai interrompu, dit-elle.

— Je comprends très bien que l'émotion que vous venez de ressentir vous ait fait perdre connaissance pendant une seconde, madame Melan. Mais j'ai fini, vous pouvez rentrer chez vous vous reposer.

— Oui... mais vous avez peut-être encore quelques questions à me poser ?

— Non, ce n'est pas urgent, vous recevrez d'ici quelques jours la visite du juge d'instruction.

Yvonne se leva.

— Je vous demande pardon, encore un mot, dit le commissaire, et s'adressant à Renard :

— Vous pouvez vous en aller.

Quand le vieillard fut sorti, le commissaire se tourna vers Yvonne et reprit :

— Madame Melan, j'ai encore quelque chose à vous communiquer, une chose du plus grand intérêt pour vous ; mais, provisoirement, vous ne devrez en parler à personne.

« Nous avons reçu ce matin une autre lettre, vous concernant également. Il s'agissait en l'espèce, d'une lettre de la banque de Dubois. Cette lettre contenait deux billets de mille francs que Dubois, en encaissant l'argent de Mlle Lejeune, avait laissé échapper par mégarde et qui ne faisaient pas partie de la somme qu'on venait de lui remettre, mais bien d'une autre liasse qu'il avait sortie de son portefeuille pour la placer dans une poche intérieure de son pardessus. Les billets ont été ramassés par un monsieur qui s'était rendu compte de la négligence de Dubois. Or, la police a pu déterminer, d'u-

ne manière incontestable, que ces billets provenaient du vol commis dans l'appartement de Mme Schack.

« Une liste complète des numéros des billets de banque, liste dressée par Mme Schack et retrouvée au cours des perquisitions effectuées dans son appartement, nous a permis de faire la découverte dont je viens de vous parler. Nous pouvons donc conclure, d'une manière absolue, que Dubois est l'auteur de ce meurtre.

« J'ai encore quelque chose à vous apprendre : Mme Schack a laissé un testament, aux termes duquel elle vous a instituée sa légataire universelle.

Les mains d'Yvonne se cramponnèrent au dossier de la chaise, devant laquelle elle se tenait. Son visage était d'une pâleur mortelle.

— Allons ! il ne faut pas vous trouver mal, dit en souriant le commissaire. Ce que je vous annonce n'est pas désagréable pour vous.

— Oui, dit-elle à voix basse en reprenant son sang-froid. Il est donc démontré que mon mari n'est pas coupable du crime pour lequel il est en prison.

— J'espère que l'on pourra démontrer qu'il est innocent. D'ailleurs, on n'a trouvé chez votre mari aucun argent liquide et, il ressort de la lettre de Mlle Lejeune que Dubois n'était aucunement en rapports avec votre mari.

« Nous n'aboutirons pas à la conclusion de cette affaire du jour au lendemain, mais d'ores et déjà, vous pouvez compter retrouver bientôt votre mari.

« Telle était la consolation que je tenais à vous apporter dès aujourd'hui.

Yvonne tendit la main au commissaire et lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Je vous remercie infiniment, monsieur le commissaire.

Il lui serra la main.

— Allons, madame Melan, vous pouvez aller la tête haute. Et de tout ce que je vous ai dit... il mit un doigt devant ses lèvres... pas un mot à personne.

— A personne, assura Yvonne lui adressant un long regard de reconnaissance.

Renard ne lui demanda pas ce que le commissaire venait de lui dire. Il vit le visage rayonnant de la jeune femme et comprit qu'il lui arrivait quelque chose d'heureux.

Yvonne connut une longue semaine d'attente impatiente et fébrile et enfin, un jour, son mari revint.

Leur joie fut débordante.

Tous les tourments qu'ils avaient endurés de part et d'autre furent oubliés. Ils envisagèrent de nouveau l'existence sous un jour favorable.

— Le destin vient de nous dédommager magnifiquement des souffrances passées, il a fait de nous des gens heureux, dit Yvonne. Notre avenir est maintenant assuré grâce à l'héritage de ma bienfaitrice ; mais il faut maintenant ne pas être égoïste et penser à faire des heureux.

— De qui veux-tu parler ? demanda son mari avec curiosité, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je veux parler de Renard qui a été pour moi, pendant ces tristes jours, un véritable ami.

— Je me doutais bien, un peu, que c'était à lui que tu pensais...

— Le pauvre homme est très inquiet pour son avenir... il craint fort, étant donné son âge, de ne pas trouver facilement un emploi. C'est pourquoi j'ai pensé lui offrir un gîte chez nous... serais-tu de cet avis ?